(7)

DISCOURS

PRONONCÉS SUR LA TOMBE

DE

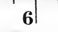
M. LE PROFESSEUR LASÈGUE




















DISCOURS

PRONONCÉS

Sur la Tombe de M. le Professeur LASÈGUE

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR G. SÉE

Au nom de la Faculté de médecine.

Il y a seize ans, l'Ecole honora de ses suffrages et accueillit le même jour six professeurs dont trois ont disparu prématurément de la scène médicale. Axenfeld, le plus jeune de tous, fut emporté au milieu du triomphe que lui préparaient ses brillantes facultés; puis, Broca, laissant après lui la gloire du fondateur de l'anthropologie en France. Voici Lasègue, qui nous est enlevé après une lutte prolongée, calme et énergique, contre une maladie insidieuse, qu'il avait l'air de dédaigner dans sa fatale évolution. En négligeant de propos délibéré les soins de sa santé physique atteinte depuis plusieurs années, en méprisant le corps pour ne pas distraire par des soins vulgaires cette intelligence qui, en effet, est restée intacte, lucide jusqu'à la dernière heure de sa vie, notre collègue, mon ami, avait deux motifs : il avoua l'un, et dissimulait l'autre. A l'exemple de son maître et ami Trousseau, il voulait mourir debout dans toute sa puissance intellectuelle; il avait décidé et annoncé sa retraite. Mais ce qu'on ignore, et ce que j'ai cru voir au fond de sa pensée, c'est qu'il voulait éviter aux siens, à sa digne compagne, à ses enfants si dévoués, le moindre soupçon sur la stabilité de son existence. Il a succombé

avec ce secret, sans avoir exhalé une plainte, sans avoir même prononcé le nom de la maladie qui l'épuisait. La prévoyance de la mort ne troubla jamais la sérénité de son âme.

Lasègue a commencé, sous les auspices de son père, un savant naturaliste, et de sa digne mère, dont la mort récente l'avait vivement impressionné, son éducation première par un début littéraire des plus brillants; toute sa carrière scientifique resta empreinte de cette solide instruction qui communiquait à ses écrits, à ses discours, à ses discussions, par la pureté de la forme et la correction du langage, un singulier attrait, un véritable charme.

Il était en lui de parler et d'écrire comme à la fontaine de couler; ce don naturel, fortifié par des études sévères, par la mémoire la plus fidèle, par la connaissance des anciens auteurs, par l'assimilation des langues modernes, en un mot par le développement de toutes les qualités de l'intelligence, ne manqua pas de produire les résultats les plus brillants, les effets les plus saisissants dans son enseignement, dans ses écrits et dans ses doctrines.

Dès l'année 1846, il consacra sa thèse inaugurale à l'étude de la doctrine médicale de Stahl, et dans ce premier essai d'analyse de la théorie animiste, comme plus tard dans l'exposé de la théorie cellulaire de Virchow, il manifesta clairement ses tendances philosophiques qui ne se sont jamais démenties depuis ce temps. Le vitalisme des anciens, même rajeuni par des médecins éminents, est difficile, dit-il, à concilier avec la science moderne, parce qu'il s'attaque toujours aux problèmes les plus ardus de la biologie: il est excusable de son insuffisance. D'une autre part, l'organisme scindé, d'après Virchow, en fédérations distinctes et autonomes, ne saurait constituer ni l'unité définie, ni l'harmonie fonctionnelle, qui est la marque distinctive de la vie. Le trait d'union entre les organismes, c'est le système nerveux qui est le grand régulateur et le distributeur des propriétés sensibles ou motrices ou nutritives.

Durant toute sa carrière, il s'attacha avec passion à justifier ses idées doctrinales, en étudiant avec un soin minutieux, en analysant avec une rare perspicacité les phénomènes de la vie

nerveuse, dans ses troubles, en apparence les plus impénétrables, les plus inaccessibles à l'esprit d'observation. Ce n'est pas un catalogue de son œuvre que j'essaie; c'est un résumé de ses pensées fondamentales, qui naturellement ne se bornaient pas au système nerveux vulgaire ou animal, mais comprenaient toute la psychologie morbide, dont il a trouvé le moyen de faire les plus heureuses applications aux difficiles enquêtes de la Justice.

L'observation et la clinique devaient seules lui servir de base dans cette fine analyse de l'esprit humain, comme aussi dans l'étude des organes de la vie végétative. Il avait choisi comme types les maîtres qui, à l'instar de Bright, Graves, Bretonneau, Trousseau, déclarèrent ne rien savoir en dehors des faits; la méthode qu'ils avaient mise en œuvre sans en déduire les lois constituait les bases d'une logique, plutôt que d'une doctrine médicale. Toutes les œuvres de Lasègue se ressentent de ces règles rigoureuses, mais il n'échappe point comme ses maîtres à la philosophie scientifique.

Il a beau protester contre toute tendance à la généralisation, il y revient sans cesse et malgré lui; c'est l'élévation de son esprit qui le porte à sortir de l'empirisme, pour entrer dans le domaine des idées doctrinales.

Une seule doctrine ou plutôt une seule méthode lui paraissait insoutenable : c'est la méthode expérimentale. Son collaborateur, dans une modeste institution, au difficile début de leur belle carrière, son ami Claude Bernard, n'était jamais parvenu à le convertir à la physiologie expérimentale, dont il me disait, quand je préconisais la clinique physiologique : Vous suffirez seul pour la défendre.

C'était le seul point noir de nos discussions, ou plutôt de nos entretiens, qui me resteront toujours gravés dans l'esprit et dans le cœur, comme l'expression la plus intime, la plus nette de ses pensées à la fois délicates et animées.

A cette distinction suprême de l'esprit, à la générosité des sentiments, se joignait une profonde aversion pour les vulgarités de la pensée, de l'intelligence et du langage : c'était, sous une enveloppe rude, un aristocrate intellectuel, à qui on par-

donnait volontiers ses saillies parisiennes, parce qu'il vous montrait infailliblement la voie à suivre, pour grandir dans la science et dans l'estime publique.

Adieu, hélas! pour toujours, cher et noble ami !

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR POTAIN.

Au nom de l'Académie de médecine.

Messieurs, douloureusement affectée par la perte si rapide et tout à l'heure encore si inattendue de l'un de ses membres les plus éminents, l'Académie de médecine me charge d'apporter sur la tombe du professeur Lasègue le tribut de ses hommages et de ses regrets.

Certes, je ne saurais mieux dire notre affliction profonde qu'en vous montrant à quel point nous avions lieu de l'estimer et de l'aimer. Mais comment vous représenter, en peu de mots, cet homme aux facultés multiples et d'une intelligence si merveilleuse, qu'il la faut admirer de quelque côté qu'on la considère. En sorte qu'on ne sait vraiment lequel on doit louer davantage, du professeur éloquent, du maître disert, du littérateur érudit, de l'élégant écrivain, du critique ingénieux, du pathologiste savant, du clinicien consommé et toujours attentif, ou de l'homme, Messieurs, l'homme digne de tous les respects et de toutes les affections.

Le professeur, on vous l'a montré, mieux que je ne saurais le faire, doué de toutes les qualités qui mènent à la perfection, et, par-dessus toutes, précisément de la plus importante : un amour, une passion véritable pour l'enseignement qu'il dispensait avec un talent hors de pair, pour la jeunesse qu'il savait si bien attirer et retenir attentive et charmée. On vous a dit comment il était parvenu à ravir au maître qui l'avait formé l'art de construire une leçon, d'en faire un tout solide et si habilement coordonné que rien n'en eût été distrait sans dommage, et que l'esprit de l'auditeur, incessamment tenu en éveil, arrivait sans fatigue, sans distraction possible, et soutenu par un intérêt croissant au terme de ce qu'il devait ap-

prendre. Comment, ce grand art, il le savait enfin compléter, envelopper, dissimuler en quelque sorte, dans les magnificences d'un style si pur, si châtié, si achevé, au milieu même des embarras d'une improvisation, que les méditations du cabinet eussent trouvé difficilement quelque chose à y retoucher.

Sur tout cela, je n'aurai donc point à revenir. D'ailleurs, l'Académie possédait en Lasègue un tout autre homme que le professeur. Et c'était une des plus remarquables qualités de ce talent si riche et si varié que de s'adapter sans effort, avec un tact et une liberté bien rares, à toutes les conditions variées où il se devait produire. Vous l'entendez encore, ce discoureur incomparable, ce maître en l'art de raconter. Il vous souvient de sa phrase correcte, limpide, élégante; s'ornant parfois de quelque négligence voulue, comme d'une familiarité aimable pour l'interlocuteur.

Eh bien! cet orateur habile, auquel les trésors de l'éloquence semblaient coûter si peu, était singulièrement sobre de sa parole, et trop rarement on avait occasion de l'entendre dans les séances académiques. Pourtant, quand l'Académie, désireuse en quelque circonstance solennelle, de se parer, si j'ose dire, de ses plus beaux atours, faisait appel à son talent, il savait trouver quelque intéressante, quelque brillante improvisation et la faire chatoyer comme un joyau de prix.

Ce n'était d'ailleurs pas une moindre merveille de voir comment un écrivain de plume si facile, un orateur si abondant, parvenait à être concis lorsqu'il voulait être didactique. On ne peut se défendre de quelque surprise lorsqu'on relit les nombreux articles dont il a enrichi les *Archives de médecine* et qu'on remarque quelle étendue médiocre il s'efforçait de leur donner; comme il condensait en quelques pages les observations les plus délicates, les aperçus les plus ingénieux, les résultats d'investigations longtemps et patiemment conduites. C'était de sa part comme une forme de la modestie. N'était-ce pas, en même temps, une leçon singulièrement utile pour la prolixité importune de maint novice en littérature médicale.

Presque au début de sa carrière, il fut, en 1848, chargé par le gouvernement français d'une mission périlleuse et considé-

rable. Le choléra régnait en Russie et, reprenant la route autrefois parcourue, s'élançait des bords de la mer Caspienne pour s'étendre jusqu'à Moscou, à travers d'immenses espaces, que partout il semait de morts innombrables. Lasègue dut suivre l'épidémie pas à pas, observant sa marche et ses allures, prêt à signaler le danger à tout instant menaçant, lui-même exposé sans cesse au fléau qu'il allait surveiller. Enfin, il revint, sa mission terminée, et en publia la relation dans les *Archives de médecine*. Certes, il y avait motif à quelque long et intéressant récit tout plein de péripéties émouvantes. Cette relation, Messieurs, elle occupe un peu plus de quatre pages des *Archives*. Pas un mot ni de l'auteur, ni des circonstances, ni des dangers du voyage. Mais les renseignements les plus précis sur l'épidémie observée, sur son mode de propagation, sur ses caractères. — Comme nous voici loin du reporterisme moderne, et combien ce tout jeune homme est déjà digne et grave en cette mémorable circonstance!

Prenez maintenant les diverses monographies que de temps en temps Lasègue insérait discrètement dans son journal, durant les trente-six années qu'il y travailla comme simple collaborateur ou comme rédacteur en chef; celles, par exemple, qui traitent du délire de persécution, de la toux hystérique, des intermittences cardiaques, des angines tuberculeuses ou rhumatismales, et vous y trouverez, sous une forme étonnamment serrée, les descriptions les plus précises, les vues les plus justes et les observations les plus ingénieuses. Chacun de ces morceaux est travaillé à la manière antique, comme taillé dans un bloc, d'un ciseau large et vigoureux, qui n'omet point un détail important, mais élimine, de propos délibéré, toute surcharge futile.

Lasègue, Messieurs, si doué qu'il fût des plus heureuses et des plus brillantes dispositions, n'était arrivé à cette exceptionnelle perfection dans l'art de parler et d'écrire qu'après une étude longue et singulièrement assidue. Dès avant de commencer la médecine, il avait enseigné la rhétorique et les humanités. Il s'était appliqué au problème difficile de faire passer aisément et sans effort, dans l'esprit des jeunes élèves,

les notions qu'on a soi-même péniblement et laborieusement acquises. Mais il s'était tout spécialement attaché, par une pente naturelle de son esprit, à l'étude de la philosophie; cette science parfois honnie, souvent négligée, et dont pourtant, en mainte circonstance, il importe si considérablement de posséder un peu; cette science aux inconnues multiples, aux problèmes complexes, qui réclame du bon sens plus de services qu'elle n'en peut attendre du calcul et du syllogisme; gymnastique plus utile encore pour l'esprit qui va toucher aux questions prodigieusement compliquées de la médecine, que ne le sauraient être les mathématiques elles-mêmes, avec leurs formes rigides, leurs problèmes à inconnues limitées et leurs solutions inflexibles.

Lasègue était donc bien armé pour l'étude et pour l'enseignement quand il commença l'apprentissage de la médecine. Mais il était armé d'une façon qui le conduisait droit aux enthousiasmes de la clinique. Et le maître qui devait y guider ses premiers pas, l'incomparable Trousseau, ne pouvait manquer de développer au plus haut point cette naturelle tendance. Aussi, fut-ce toujours son œuvre de prédilection; et ses plus brillants succès d'amphithéâtre ne lui firent jamais oublier ni négliger un jour le malade qu'il aimait par-dessus tout.

Jaloux à l'excès des prérogatives de la clinique, il ne voyait pas sans une certaine inquiétude les prétentions parfois excessives de la physiologie et ses tentatives d'envahissement souvent prématurées. Même il refusa de suivre ses amis les plus intimes et les plus illustres le jour où ceux-ci voulurent imposer à la médecine d'abdiquer et d'attendre, immobile, l'aumône que l'expérimentation voudrait bien lui apporter.

Ce n'est pas au moins que Lasègue eût en aucune façon l'esprit hostile aux progrès, aux découvertes modernes, aux méthodes nouvelles, aux procédés récents d'investigation médicale. Voyez les articles de revue critique qu'il a si fréquemment publiés dans ses *Archives*; articles si habilement écrits et sous une forme qui les rend si intéressants. Vous l'y trouverez étudiant toutes ces choses neuves avec sa finesse d'es-

prit habituelle, cherchant à apprécier leur valeur actuelle et à deviner ce qu'on peut en attendre dans l'avenir, et vous admirerez la souplesse avec laquelle son intelligence sait s'adapter à toutes les faces possibles de la médecine.

Plus que toute autre, la médecine mentale dut le séduire en le ramenant à ses anciennes et chères études de philosophie. Mais, tout à l'heure, on vous dira mieux et avec plus de compétence que je ne saurais faire la place considérable qui lui appartient parmi les psychologues et les aliénistes.

Historien et biographe, Lasègue, Messieurs, l'a été en perfection. Sa conférence sur Stahl, ses notices sur Follin, sur Trousseau, sur Morel, sur Duchenne sont des chefs-d'œuvre aux proportions modestes, dont il serait vraiment bien difficile de se rapprocher; et c'est avec tristesse que je me sens aujourd'hui si loin de pouvoir dire son éloge comme il écrivait celui des hommes qu'il avait aimés ou honorés.

Je vous ai dit à peine, Messieurs, quelques-uns des motifs que nous avions de le tenir en estime si haute, quelques-uns de ceux qui, en 1876, le firent accueillir avec tant d'empressement dans l'Académie de médecine. J'ai à peine ébauché le sujet et déjà j'ai parlé trop longuement. Que serait-ce si maintenant j'essayais de vous rappeler encore toutes les raisons qu'il nous donnait de l'affectionner; quelles relations charmantes il ménageait à ses amis et à ses collègues; comme avec tant d'esprit et si vif et si fin, il parvenait, chose rare, à n'être jamais ni agressif ni méchant; comment, sévère pour le mal et sagace appréciateur des hommes, il considérait pourtant avec indulgence les travers et les faiblesses de l'humanité, sujet pour lui d'études psychologiques incessantes; comme il se faisait doux avec les humbles et compatissant aux misérables; comme, enfin, ignorant les ardeurs de l'ambition, concentrant toutes ses joies dans un intérieur qu'il aimait et où il était tendrement aimé. il écartait philosophiquement tout ce qui semblait lutte ou compétition, se contentant d'imposer à tous l'affection, l'estime et le respect.

Mais que pourrais-je dire en tout cela que vous ne sachiez, Messieurs, vous qui, il y a peu de jours encore, pressiez af-

fectueusement la main de notre ami? Qu'ajouterais-je que vous n'ayez senti mieux et mieux pensé? Je n'ajouterai donc plus rien, si ce n'est que le souvenir du collègue que nous pleurons ne s'effacera pas dans notre Académie et que, aussi longtemps qu'à chacun de nous il sera donné de vivre, nous garderons en notre mémoire le savant pour l'admirer, l'ami pour le regretter, le philosophe pour nous efforcer de l'imiter.

DISCOURS DE M. LEGROUX.

Au nom des élèves.

Vos élèves, maître bien-aimé, se pressent autour de vous une dernière fois; mais, hélas, ce n'est plus pour entendre votre voix, éteinte pour toujours.

En ce moment solennel, ils doivent et ils veulent vous rendre ici un suprême hommage d'affection et de gratitude.

Aucun de nous, en voyant votre santé décliner de jour en jour, n'a pressenti l'heure fatale sans un violent serrement de cœur, car vous aviez su, de nous tous, vous faire aimer plus encore qu'admirer.

Pour beaucoup d'entre nous, vous avez agi comme un père, anxieux de nos succès, jaloux de notre réputation, désireux de nous aplanir les difficultés de la vie, nous prodiguant à pleines mains, les conseils, avec la clairvoyance la plus nette, avec la cordialité la plus franche.

Qui de nous, messieurs, oubliera les matinées de l'hôpital de la Pitié, où le maître nous attachait à sa pensée toujours si originale, où il ouvrait nos intelligences aux conceptions médicales les plus élevées, où, éducateur infatigable, il nous formait à l'observation la plus fine des faits de la clinique, où sa conversation la plus gaie, sa bonhomie paternelle, ses mots imagés, ses comparaisons exceptionnellement ingénieuses nous rendaient l'étude facile et si attrayante?

Combien, de plus, ont ressenti sa générosité; combien ont apprécié, par des actes, le grand cœur qui battait chez cet homme dont l'intelligence incomparable se doublait de senti-

ments délicats et de dévouement à l'égard de ceux qu'il avait fait siens?

En ces derniers temps encore, malgré les incommensurables fatigues que lui imposa, dans son état maladif, la présidence du concours de l'agrégation, il a tenu, vous le savez, et avec quel courage! à ne pas quitter son poste, d'une part, pour témoigner de son amour inaltérable jusqu'à l'agonie, envers la Faculté de médecine; d'autre part, pour assister jusqu'au bout, au succès légitime de l'un de ses élèves affectionnés.

Maître, recevez notre adieu empreint de la tristesse la plus profonde!

Recevez les regrets de votre famille médicale!

Recevez l'unanime et juste tribut d'une reconnaissance qui ne s'éteindra jamais.

Et pour moi, cher maître et excellent ami, merci pour cette affection fortifiante dont vous n'avez cessé, depuis quinze ans, de m'entourer, moi et les miens. J'ai là, au cœur, deux noms gravés, celui de mon père et le vôtre; ils résument pour moi les deux grandes amitiés que l'impitoyable mort devait m'arracher, mais aussi deux exemples de travail et de droiture auxquels je saurai rester fidèle.

Adieu.

DISCOURS DE M. FERNET.

Au nom des anciens internes.

Au nom des anciens internes de Lasègue, j'apporte au maître respecté et aimé l'hommage de notre reconnaissance et de nos regrets.

Il ne nous appartient pas de juger son œuvre de savant et de médecin : ce qu'il a fait pour la pathologie interne, pour la pathologie générale, pour la psychiâtrie, pour la médecine légale, d'autres devront plus tard l'apprécier; la tâche sera longue et belle.

Ce que nous savons et ce que nous pouvons dire, c'est ce qu'il était à l'hôpital pour ses malades et pour ses élèves.

Pour ses malades, il ne prodiguait pas seulement les ressources de sa science et de son art consommés, il donnait encore les trésors de son cœur : il s'appliquait et nous invitait à être doux et compatissants, cherchant à compenser pour eux, pendant le temps de leur séjour à l'hôpital, la famille absente et les rigueurs habituelles de la fortune. Il avait l'interrogatoire insinuant, le palper doux et presque caressant, le conseil bienveillant.

Ce qu'il était pour ses élèves, tous le savent et ils sont nombreux : il leur appartenait et se donnait à eux tout entier. Faut-il rappeler ses leçons à la Faculté de médecine sur l'alcoolisme, sur l'aliénation mentale et tant d'autres, pour éveiller le souvenir de sa parole savante et éloquente? Mais ce qu'ont pu apprécier ceux qui l'ont fréquenté à l'hôpital, dans le vrai centre de ses œuvres vives, c'est ce qu'il y avait, suivant la circonstance, de profond, d'élevé, de perspicace, de fin, de spirituel, dans ses conférences au lit du malade, dans ses longues causeries où excellait son esprit charmant : on y parlait de tout, surtout de médecine, et c'était là qu'on voyait jaillir à profusion de son cerveau fécond, comme d'un diamant habilement taillé, les aperçus nouveaux, pleins d'originalité, les visées (selon son expression) sur les horizons mal ou non explorés : là, il pensait beaucoup et tout haut, et apprenait aux autres à penser. Parfois il donnait des conseils toujours empreints de bienveillance; la raillerie même avait sa place, et on sait comment il la maniait : quelques-uns l'ont crue redoutable, et pourtant elle redressait ou stimulait ceux qui en étaient l'objet, jamais elle ne mordait méchamment. La gaieté n'était pas exclue de ces entretiens séduisants : le langage y avait toute liberté, sans autres limites que celles très précises que marquait son esprit artistique, philosophique et religieux.

Non content de vivre en commun avec ses élèves dans les salles de l'hôpital, il aimait à convier chez lui ceux qu'il en jugeait dignes, et c'était certes le plus agréable honneur qu'il pût leur faire que de les recevoir dans cette famille unie et charmante, dont tous les membres étaient si liés qu'ils se res-

semblaient à tous égards, dans cette demeure simple, embellie par des œuvres d'art, dues à l'amitié ou à la reconnaissance, dans ce milieu où étaient associées la cordialité et la gaieté.

Enfin il donna la marque suprême de son affection pour ses élèves, quand il appela le dernier interne qu'il ait eu avant d'être nommé professeur de clinique, le plus digne de tous, à entrer dans sa famille et le nomma son fils.

Je ne parlerai pas de sa générosité : je pourrais en citer des marques personnelles dont j'ai été profondément touché, j'aimerais à le faire si je n'étais retenu par le secret dont il tenait lui-même à l'entourer, comme s'il avait voulu en rehausser le prix en l'enveloppant du voile délicat de la discrétion.

Voilà le maître que nous avons connu, constant et fidèle dans ses affections; nos cœurs reconnaissants conserveront le souvenir de ses excellentes leçons et de ses précieux exemples, nos yeux garderont l'image de son sourire fin et bienveillant, et notre main la pression de la cordiale étreinte de sa main.

Messieurs, la mort s'est présentée à Lasègue telle qu'il la méritait, ce sera la consolation dans les tristesses de l'heure présente. A cet homme vaillant qui ne connaissait pas les défaillances, que son énergie a soutenu, hélas! trop longtemps peut-être, malgré les avertissements de la maladie et de la fatigue, il a été donné de mourir ferme et debout; à ce cœur sensible et bon, il a été donné de conserver presque jusqu'à la fin des illusions dont il cherchait sans doute à s'enchanter lui-même pour épargner la tristesse des siens. Il s'est éteint doucement, entouré et soutenu par la tendresse de sa famille chérie, de ses amis empressés, de ses serviteurs dévoués, dans la pleine sérénité de son âme; et maintenant son corps est enveloppé de fleurs, c'est le lit qu'il convenait de lui donner pour se reposer.

DISCOURS DE M. MOTET.

Au nom de la Société médico-psychologique.

La mort a de brutales rigueurs, et, si accoutumé qu'on soit à compter avec elle, quand elle fauche l'une de ces têtes élevées vers lesquelles se tournaient tous les regards, quand elle vient trop tôt, interrompre une vie de travail, à l'heure où l'expérience acquise profite à tous, l'émotion reste douloureuse et profonde. Les souvenirs reviennent en foule, avivés par les regrets d'une irréparable perte. On voudrait encore entendre la voix du maître, recueillir de sa bouche éloquente, ces enseignements où il jetait avec une libéralité sans égale, les trésors de sa vaste et supérieure intelligence. On se rappelle les entretiens familiers, les causeries d'un charme si pénétrant et si vif, d'où l'on emportait toujours une idée juste, fixée désormais dans l'esprit par un mot, une phrase, d'une précision, d'une netteté décisives.

Et cette voix restera muette! C'est au passé qu'il nous va falloir demander maintenant ce que nous étions toujours sûrs de trouver auprès de vous, maître aimé, maître respecté. Vous nous donniez, sans compter, le meilleur de vous-même, il n'est pas un de nous qui n'ait contracté vis-à-vis de vous une dette de reconnaissance. Vous étiez, dans les grandes questions scientifiques, la lumière éclatante qui illumine tout autour d'elle ; mais vous étiez aussi la lumière bienfaisante et douce pour tous ceux qui avaient besoin d'un conseil, d'un appui. Vous aviez reçu tous les dons, et votre cœur avait des délicatesses infinies. Ah! combien perdent ceux à qui vous aviez permis de marcher dans votre sillon, ceux à qui vous tendiez la main pour les aider à vous suivre. La route, jadis parcourue avec vous leur apparaît déserte; il leur manque quelque chose qu'ils sentent bien s'être éteint pour toujours, le clair rayonnement d'une amitié tutélaire, aujourd'hui brisée.

Voilà pourquoi nous vous pleurons, voilà pourquoi la Société médico-psychologique veut que j'apporte ici l'expression de sa douleur!

Jeunes et vieux, nous avions pour vous une affection respectueuse. Votre autorité, acceptée sans conteste, ressemblait à celle d'un chef de famille, aux avis duquel on se soumet, parce que, après tout, ce sont les meilleurs. Nous connaissions votre mâle fierté, la noble indépendance de votre caractère. Nous savions bien que si quelque part on se permettait de nous juger avec une malveillante légèreté, vous étiez là, prêt à nous défendre, dans un ferme langage, dont la dignité de votre vie doublait la juste sévérité.

Tant de services rendus, tant de travail, tant de dévouement dans vos fonctions publiques, dans vos relations de chaque jour, méritaient mieux que cette mort prématurée. Pourquoi n'avez-vous pas été épargné? Pourquoi n'êtes-vous pas resté longtemps encore au milieu de cette famille dont vous étiez l'orgueil, que vous aimiez tant et qui vous rendait la vie si heureuse et si douce? Qu'elle nous permette de mêler nos larmes aux siennes et de vous dire, nous qui sommes cruellement éprouvés comme elle, du fond de notre cœur déchiré, le dernier, l'éternel adieu !

Paris. — Typ. A. Parent, A. Davy, sucr, r. M.-le-Prince, 29 31.